

Du sang sur les mains

Chap.2 : le maître du jeu

- Nouvelle -

Moi c'est Jack. On m'appelle Jackie.

On a tous fait des conneries dans sa vie un jour ou l'autre. Moi je suis flic. Ça m'a pris comme ça, un matin où j'avais décidé de sortir de mon trou à rats pour servir à quelque chose. C'était pourtant une putain de bonne résolution, arrêter de traîner dans les mauvais coins, ne plus me fourrer dans tous les sales coups du quartier pour gagner du pognon dégueulasse : passer de l'autre côté de la barrière, une bonne fois pour toutes. Je voulais juste jouer au chérif. Faire briller ma petite étoile, serrer les bandits et boucler les voleurs. Le seul problème c'est qu'on se refait pas du jour au lendemain. Fallait pas se leurrer, j'étais un pourri du cerveau, incapable de rester tranquille dans mon coin sans tirer ma gueulante de temps en temps. J'étais boulimique de fric sale, de trafic en tous genres ou de paris à la con. Et puis avec des grammes dans le sang et une ligne blanche dans le nez on n'est plus très net. Alors en plus d'être flic j'étais ripoux, ça soulageait mon côté noir.

Le jour je serrais les poings pour faire taire le clep's baveux et enragé que j'étais. Ça gueulait dans la cage. Mais je contrôlais. La petite étoile brillait.

Le soir, les étoiles il y en avait que dans le ciel, les rares fois où la pollution ne venait pas confiner le chaos de la ville. J'ouvrais la cage pour libérer le cabot. Je bossais pour l'un des gars les plus dangereux et les plus craints du quartier. Nixon. C'était peut-être pas son vrai nom : quand on a une vie de fou comme la sienne faut creuser sa tombe et enterrer son nom, sa vie et son passé, et puis le jour où on crève ça fait pas trop de vagues. Surtout pour ceux qui bossent en dessous : il y avait Owen, ce foutu Rosbif, et puis ce gigantesque black qu'on appelait Z. Un sacré trio de malades qu'on formait avec ces deux guignols. Nix était pas trop con, et même plutôt fin comme type. C'était clair que pour rester en vie fallait pas trop faire le malin, et Nix nous disait toujours : « Mieux vaut être peureux sur terre que courageux sous terre ». En d'autres termes, quand ça commençait à sentir le cramé, valait bien mieux foutre le camp la queue entre les jambes plutôt que vouloir jouer au pompier et y laisser sa peau. Ça on l'avait tous compris, et pendant longtemps on a pu bosser tranquille, empocher notre petit pactole pour chaque coup bien pensé, pour chaque tête qui tombe. Facile. Jusqu'au soir où les choses avaient pris une putain de mauvaise tournure.

J'étais avec Z sur un braquage de banque. Des banques, on en avait fait quelques unes tous les deux, et Z c'était une sorte de grand manitou, il savait comment me calmer, c'était le

seul à savoir dompter la bête : il n'y a que lui à savoir faire ça. Nix avait eu la bonne idée de nous faire bosser ensemble, et ça roulait plutôt pas mal.

Depuis un certain temps Nixon n'était pas très clair, j'avais l'impression qu'il était pas bien dans ses baskets, mais avec Z on avait bien bossé. Tout avait été préparé à la seconde près. C'était carnaval : on était rentré dans la banque avec nos masques de gosses, et en trois secondes on avait terrorisé les trois ou quatre pantins qui traînaient dans le coin. Qui aurait pu croire que Mickey et Minnie pouvaient braquer une banque... Pendant que je matais l'assemblée, Z s'occupait du comptoir et récoltait le magot, tranquille, sans un mot. Le sans faute de A à Z, c'est le cas de le dire. Ça n'avait pas pris cinq minutes qu'on était déjà en train de remballer le couvert. Mais voilà, le seul soucis c'est qu'en sortant d'un seul coup j'ai chopé une grosse chaleur : il y avait comme une voix de flic dans un haut parleur qui me disait de plus bouger et de balancer mon flingue. J'avais les boules, en plus je reconnaissais la voix du flic. Ben oui un collègue de travail ça s'oublie pas. Et des forces spéciales en plus : on était mal. J'ai tenu une seconde sans que Z ait eu le temps de contenir les démons. Ça été tout de suite le feu d'artifice, les pruneaux qui volent dans tous les coins et les vitres qui explosent. L'instant d'après j'étais touché à l'épaule. Avec Z on a réussi à se traîner jusqu'à la caisse et se barrer vite fait, je ne sais pas comment. Et le pire dans tout ça c'est qu'au passage, Z avait flingué un type et n'avait pas lâché un seul billet. Un surhomme ce gars-là. Une heure plus tard on était planqués dans un coin sombre, je sais plus où, tous feux éteints. Z pouvait plus bouger et moi j'étais mort. Je souffrais le martyre avec ce bastos dans l'épaule. Au bout du compte le fric était quand même bien au chaud dans notre planque, Nix était content. Le seul souci c'est que le lendemain, la planque avait été vidée.

Nixon avait pétié les plombs, cette histoire de la banque ça lui avait filé une putain d'indigestion. C'était pas le moment, il était complètement obsédé par son ex, une certaine Clarisse. On avait cru comprendre que la Clarisse fricotait avec un type que Nixon pouvait pas encadrer, ça le rendait malade mais ça c'était pas nos oignons. Pendant ce temps le fric était toujours envolé et impossible de savoir quel était le fouteur de merde qui avait osé nous faire un coup pareil. Alors Owen est rentré dans la danse. Nix l'avait chargé de le retrouver et de lui faire payer à sa façon. C'est sûr qu'avec Rosbif, Nixon avait la garantie que le gars allait déguster. C'est tellement simple de régler ses comptes avec un flingue. La machine était en route, et se mettre sur son chemin c'était risquer de passer sous les chenilles. Owen s'était mis à flairer dans tous les coins comme un chien, mais discrètement, pour essayer de savoir qui nous avait balancés. Pendant plusieurs jours ça n'a pas donné grand-chose. Nixon vivait mal la situation et nous on passait de sales quarts d'heure. Faut dire qu'il était devenu complètement parano. A l'écouter on allait tous se faire buter d'un moment à l'autre.

Il y a quelques temps, Owen avait massacré un vieux gars des quartiers nord de la ville. Un dealer de came surnommé « le scorpion ». Tout le monde disait que ça avait été une vraie boucherie, cet enfoiré d'Owen avait pas fait semblant. Sauf que tout le monde racontait ça, et personne n'avait rien vu. Personne sauf moi. Le vieux je le connaissais depuis une paire d'années, faut dire qu'il avait commencé jeune dans le boulot. Et ensemble on avait monté un petit trafic souterrain bien juteux, juste lui et moi, tous les deux comme des grands. Lui avec sa petite comptabilité de biffetons, et moi le calibre dans la main, prêt à faire feu au moindre petit pépin. Et voilà qu'Owen l'avait buté. Merde, je sais pas pourquoi il avait fait ça mais c'était comme s'il m'avait coupé une jambe. Je brûlais de l'intérieur, j'avais la nausée, et pourtant j'ai rien fait, j'ai rien dit. Je bossais avec Owen pour Nixon, et c'était plutôt mal vu

d'avoir des trafics parallèles. Alors j'ai fermé ma gueule. Pourtant j'avais perdu définitivement une partie de mes revenus de came. Enfoirés, ça pouvait pas se passer comme ça. Dans la vie il faut faire des choix, de vie ou de mort. C'était soit eux, soit moi. Owen enquêtait dans le silence, cherchant sans jamais lâcher la pression quel était le type qui s'était rempli les poches avec notre casse. Il était buté celui-là, pour un english, au bout d'un moment je comprenais pas pourquoi il mettait un tel acharnement à chercher un pognon qu'on ne reverrait sans doute jamais dans notre putain de vie. Mais Nixon lui foutait la trouille, ça se voyait. C'était le plus fou d'entre nous, ce Nixon, il enrageait d'avoir été entubé de la sorte. Son état psychologique empirait de jour en jour, et je commençais même à en avoir la trouille alors j'ai essayé de faire deux trois pas en arrière, histoire de me couvrir au cas où sa péterait sans contrôle. Pour moi c'était clair, ça tournait pas rond dans la tête de Nixon. Il était devenu fou à lier, c'était clair et net, fallait pas réfléchir trois ans pour s'en rendre compte.

Jusqu'au jour où on a enfin appris la vérité. J'étais sur le cul. J'ai même failli chialer tellement c'était pas croyable. Sans vraiment savoir pourquoi, Owen avait fini par se tourner vers Nixon et à l'espionner discrètement. Jour et nuit. Partout, même par la fenêtre des chiottes. Et Owen avait fini par venir me voir, exténué, les yeux noirs de fatigue, cherchant avec peine son français. Nixon avait le fric. Putain mais c'était quoi cette histoire à coucher dehors ? Nixon, le chef de la bande, nous envoie au hachoir dans une banque truffée de flics. Z et moi on se tire avec les sacs et c'est Nixon qui se récupère la prise, incognito, et par-dessus le marché, ordonne à un de ses types de retrouver le coupable. Owen m'a fait part de son incompréhension, et puis on a fini par dire que Nixon devait être complètement malade. A force d'être sous pression vingt quatre heures sur vingt quatre, un jour on déconnecte, et Nixon avait déconnecté. L'horloge ne tournait plus rond. Pas étonnant qu'il fasse une parano sur sa Clarisse par-dessus le marché.

Bien sûr avec Z et Owen on a mis du temps à redescendre sur terre et réaliser toutes les conséquences de ce merdier. Nixon était pourri de la tête, et quand la tête est pourrie, le reste est à jeter aux ordures. La seule solution c'était de le renvoyer à la case départ, lui aussi, à son tour, comme les dizaines et les dizaines d'enfoirés qu'on avait déjà butés. Sauf que là c'était le tour du boss. Dire que j'ai pas dormi pendant une semaine à cause de ces conneries. Et le chien enragé a repris le dessus en moi. C'était l'occasion ou jamais. « Life is a game » disait tout le temps Owen. Et maintenant le maître du jeu, c'était moi. J'étais chargé de régler son compte au vieux Nixon. Sale boulot en réalité. Le pire c'était que Nixon lui-même avait organisé sans le savoir sa propre exécution : on devait ramener deux types ce soir-là, un mec qui nous avait planté dans une histoire de drogue à l'aéroport, et un flic qu'Owen avait kidnappé à la demande de Nix, suite à l'affaire du braquage, par pure vengeance. Une double exécution, dans un coin sombre de la ville. Pour ce soir-là je m'étais préparé. Whisky. Came. Fallait pas me demander mon nom.

C'était un soir d'été, vers dix-neuf heures. Un soir orageux. Un de ces soirs électriques qui excitent les mêmes comme les jours d'hiver où la neige commence à tomber. Un de ces soirs où les fouineurs sortent leurs sales gueules, où les zonards investissent les lieux et les fouteurs de merde sillonnent les coins sombres. Je venais de buter les deux mecs, et une troisième balle était venue se loger dans le crâne de Nix. Salut Nix.

Il avait du être surpris ce con. Peut-être que l'impact de la balle l'avait réveillé de sa folie furieuse. Il était étendu par terre, baignant dans son sang. Ses yeux écarquillés nous fixaient une dernière fois.

Mon chargeur était encore plein. J'ai relevé les yeux vers Z et Owen. Un quart de seconde de plus et ils auraient compris, mais j'ai tendu le bras et ils se sont écroulés comme deux masses. C'est dingue comme l'ordre des choses peut changer en l'espace de quelques secondes, sur une simple pression de la gâchette. Je pensais pas que buter mes deux coéquipiers serait si facile pour moi. Faut croire qu'à un certain stade la violence efface les sentiments. Owen n'était pas encore crevé, il a levé les bras vers moi, le regard plein d'interrogation. Il marmonnait un truc incompréhensible, alors je lui ai offert un deuxième pruneau, entre les jambes. « Tiens, de la part du scorpion ». Je m'approchai de Z, il essayait de ramper comme une vieille limace écrasée, son gros visage de black traînant dans la boue. Je le laissai agoniser. Ca y est, j'étais le maître du jeu.

Le lendemain matin je me réveillai l'esprit encore embué par le carnage de la veille. Et pourtant au plus profond de moi j'avais l'impression d'avoir enfin gagné ma liberté. Fallait pourtant que je me tire de cet enfer vite fait, avant d'être rattrapé par les tarés d'en haut, devant la perte de cette pièce maîtresse qu'était Nixon. Dernière étape avant le grand voyage : récupérer le pognon. Owen m'avait renseigné, Nixon avait tout planqué dans un vieux garage d'une cité abandonnée, juste squattée par des vieux clochards.

A cent mètres de cette fosse à purin je m'arrêtai net. Une nana venait d'en sortir, incognito, un grand sac de voyage à la main, certainement plein de fric. Je ne l'avais vu que deux ou trois fois depuis que je bossais pour Nixon : cette petite blonde c'était Clarisse. Alors comme ça ce joli cul avait aussi foutu ses pieds dans le business : encore un obstacle sur ma route, si charmant soit-il. J'avais suivi Clarisse jusque chez elle et au moment où elle déballait les billets sur la table de son salon je suis arrivé comme un pavé dans la mare, mon flingue en main. Clarisse leva les yeux. On est restés comme ça quelques minutes, elle me fixant comme une biche apeurée et moi comme celui qui savoure sa victoire, jusqu'au moment où j'entendis dans mon dos une voix d'homme.

Non, pas lui...

C'était la première fois que je voyais Clarisse d'aussi près. Joli petit bout, avec ses yeux clairs, ses mèches blondes qui tombaient sur ses joues et ses petits seins. Quelle cruauté qu'une si belle fleur ait pu vivre dans ce chaos. Derrière moi j'entendis le bruit si familier du cran de sûreté qu'on débloque, et le coup parti. En une seconde j'avais perdu la partie, j'agonisais devant Clarisse, et devant mon improbable bourreau. Comme quoi même le maître du jeu peut sortir perdant de la bataille. J'aboyais une dernière fois, pour l'honneur.

Game over.